

— C'est juste, remets-lui une somme égale. A demain.

— A demain. »

Le témoin rentra. Je viens de parler à votre adversaire, dit-il tout bas à celui qu'on avait volé. C'est à huit heures; soyez exact.

— Je ne me fais jamais attendre à de pareils rendez-vous.

— Nous verrons, monsieur. »

Ainsi, trois *chevaliers d'industrie* contre un honnête homme: le moyen de leur échapper!

L'esprit a ses sympathies comme le cœur; je me sentis le besoin, après une scène aussi scandaleuse, d'épancher mes nouvelles réflexions dans un sein qui pût me comprendre. Un jeune homme d'une physionomie douce et prévenante, et qui était resté presque immobile au milieu du tumulte, me parut plus propre qu'un autre à répondre à mes questions. Je l'avais entendu, quelques instants avant, demander mon nom à un de ses voisins, en des termes au moins singuliers. — Quel est, avait-il dit, ce monsieur, au teint basané, au regard de comète, à la bouche cadencée, au geste si rapide? Nous ne l'avons jamais vu ici; d'où vient-il? Qui l'a présenté? Tout à l'heure il a invité une demoiselle à danser, et la demoiselle a accepté en tremblant.... On dirait un Méphistophélès. — Je ne le connais pas, » fut la réponse qu'il reçut.

Un quart d'heure après, je m'approchai du curieux. — « Pardon, monsieur, de vous interrompre dans vos méditations; mais j'aime encore mieux m'adresser à un jeune homme qu'à un vieillard pour certains renseignements. Des yeux d'adolescent voient mieux que des yeux à béscicles; et puis, lorsque je vous retrouve là, si calme après un tumulte aussi inconvenant, je pense que vous m'expliquerez la cause d'une querelle qu'il est surprenant qu'on n'ait pas empêchée.

— Votre nom?

— Arago.

— Arago! Êtes-vous frère du célèbre?...

— C'est moi qui suis le célèbre.

— Vous êtes bien jeune.

— Merci du madrigal pour mon frère et pour moi.

— N'est-ce pas vous, sans plaisanterie, qui avez tant voyagé?

— Sans plaisanterie, c'est moi.

— Quel est le pays de la terre le plus curieux,

— Par ses habitants, c'est la France. Je n'ai vu, en entrant ici, que des visages de bienveillance, je n'ai entendu que des paroles d'aménité; et, une heure s'est à peine écoulée, que déjà l'on se querelle, l'on se bat, et l'on se jette à la figure les épithètes les plus outrageantes.

— On voit bien que vous arrivez des antipodes. Ce n'est pas la querelle qui doit le plus vous étonner ici ; c'est la gaîté et le calme des dames qui en ont été témoins. Voyez ; elles dansent, elles causent ; n'oubliez pas cette jeune personne qui a accepté votre invitation, allez sautiller avec elle, car elle vous cherche des yeux, malgré la peur que lui fait votre figure sauvage, et venez me rejoindre ; nous causerons après.

— Je ne vous fais donc pas peur à vous ?

— Je ne crois pas.

— Tant mieux ; car, foi d'honnête homme, je n'ai encore mangé ni petit garçon ni petite fille.

— Je n'en répondrais pas. »

La contredanse fut d'une gaîté folle ; sans orgueil, mademoiselle D..... me témoigna quelque regret de s'être montrée trop sévère à mon égard ; et moi, glorieux, je me félicitai tout bas d'avoir laissé toutes les femmes sauvages aux steppes des Amériques, ou dans les archipels de la mer du Sud.

Mon jeune blondin m'attendait en souriant.

— « Allons, allons, me dit-il, vous vous pliez fort bien à nos usages. Je parie que vous aviez oublié tout à l'heure la scène qui vous a tant ému. Je vois avec plaisir que vous êtes plus abordable que vos traits sévères ne le feraient sup-

poser ; et maintenant que vous me paraissez de mon pays et de mon époque, si vous êtes disposé à m'entendre, je puis vous fournir quelques documents dont, plus tard, vous tirerez parti tout à votre aise. »

J'acceptai....

Je ne vous dirai pas, à vous qui hantez les salons de la haute société, la couleur générale du vaste Panorama qu'on déroula devant mes yeux. Le jeune élégant, dont j'admirais la mise pleine de goût, devait tout son mérite à un tailleur chez qui il était allé en cabriolet, afin de trouver du crédit ; et le cabriolet avait été pris chez un loueur, par un domestique à livrée, lequel était l'ami et non le valet du *seigneur*, qui, à son tour, dans un autre quartier, endossait la livrée, pour parer la fatuité de son complice. Je ne serais pas étonné, continua mon jeune blondin, que celui dont je vous parle ne se fût entendu avec l'escroc qu'on vient de chasser ; il a beaucoup perdu ; et comme sa gaîté ne l'a pas abandonné, je gagnerais, en pariant qu'il est pour un tiers au moins dans les honteuses spéculations qui ruinent si joyeusement tant de confiants provinciaux.

— Alors, il est de votre devoir de prévenir cette belle personne à laquelle il adresse en ce moment des paroles flatteuses ; c'est un service

à rendre à la mère qui semble si confiante; hâtez-vous.

— Retournez dans votre polynésie, voyageur, et laissez-moi achever... Cette jeune femme à laquelle vous portez un si vif intérêt, est veuve d'un capitaine mort *garçon* au siège de Taragone. Elle accompagna son mari dans ses campagnes périlleuses; au régiment, tout le monde l'appelait *mademoiselle*, sans que le *mari* en fût blessé; et, comme vous savez, si vous savez quelque chose, que les archives de toutes les villes d'Espagne ont été brûlées lors de notre première invasion, le contrat de mariage de cette chère *demoiselle* a été anéanti. Son avenir de fortune en a un peu souffert; mais l'espérance est vivace dans le cœur de jolie fille; celle-ci attend des jours rians; et, protégée par sa figure et la sévérité de ses principes, la voilà en bon chemin.

— Ce que vous m'apprenez là est un peu obscur.

— Je n'ai pas voulu vous apprendre autre chose. Demandez à votre frère si vous obtiendrez de la lumière avec des ténèbres. Je ne puis pas plus que la physique, et j'ai été vrai comme elle.

— Ma foi, qu'ils s'arrangent!

— Bien, mon ami; vous vous civilisez. Ne

vous mêlez jamais des affaires des *chevaliers d'industrie*, quand vous ne voudrez pas vous empêtrer dans de fâcheux débats d'où vous ne sortiriez qu'avec des éclaboussures. Voyez si les épiciers ne portent pas toujours avec eux une odeur de cannelle ou de girofle?... On devine un coiffeur à six pas de distance; et un odorat un peu fin sait, du pied de la Colonne, qu'il y a un superbe magasin de parfumerie vers le milieu de la rue de la Paix.

— A votre compte, on court donc quelque danger à venir souvent dans ces beaux salons?

— Non, si vous êtes prévenu et prudent. L'air de *chevalier* glisse sur tant de corps en mouvement, qu'une parcelle seule dans vos habits ne pourra vous signaler au dehors. Vous gagnerez ici, en observant bien, un peu de finesse, assez pour vous faire éviter le péril, mais pas assez pour compromettre votre réputation. Le monde méprise les fripons, et se rit des niais et des dupes. Tâchez qu'on ne rie jamais de vous. Quant au mépris, il ne peut vous atteindre.

« Tenez; voyez-vous encore ce grand monsieur à figure blême, dont le front est sillonné par une large cicatrice? c'est un *chevalier d'industrie*. Son ruban, il le doit à une méprise du ministre de la guerre. Il s'appelle Durand; il a 32 ans; il était à Barcelone, trafiquant de petits objets de quincaillerie. Un jour, en tombant dans son

magasin, l'angle d'une serrure lui ouvrit le frontal. Guéri, et possesseur de quelques piastres acquises par son industrie, il revit ses foyers après notre malheureuse guerre d'Espagne. A peine installé chez lui, un paquet énorme lui arrive de Paris.

« Monsieur, je m'empresse de vous envoyer la « croix d'honneur que Sa Majesté vous accorde, « en raison de votre belle conduite devant Fi- « guères. *Signé, LE MINISTRE, etc.* »

Le brevet fut accepté; la décoration brilla à sa boutonnière; et le brave Durand, de la ville natale du commerçant, mort à Perpignan, lors de la retraite de nos armées, celui à qui était destinée la récompense, ne put pas réclamer contre l'accapareur. Irez-vous détromper le ministre, vous? Que vous importe que cet individu ait usurpé l'héritage d'un mort? laissez-le se pavaner avec son ruban et son étoile. Eh! bon Dieu! la vie n'est réellement douce que pour celui qui ne s'occupe guère des autres. Chez nous, monsieur, le plus honnête homme est celui qui a le plus l'art de cacher qu'il ne l'est pas... Ne fronchez pas tant le sourcil, de grâce, quelques exceptions appuieront la règle générale; et je suis surpris au dernier point, que vous, dont la vie aventureuse et les passions ardentes (car je vous connais de réputation) se sont promenées sous toutes les zones; je suis surpris, dis-je,

que vous ignoriez encore que le pays des chimères est le seul digne d'être habité. Ne pourriez-vous pas me donner quelques détails sur les citoyens de Calcutta, cette *ville des palais*, comme la nomment les Anglais? Ne voudriez-vous pas me fournir des documents certains sur les mœurs et les habitudes des Malais ou des Chinois qui peuplent une partie des archipels de la mer du Sud? Que nous avez-vous raconté, dans votre relation, des habitants des Mariannes, que vous appelez voleurs, et des Nègres de l'Afrique, et de ceux de la Nouvelle-Hollande, et de ceux des îles des Amis, et des aimables insulaires de la Nouvelle-Zélande où l'on mange les Européens sans se donner la peine de les assaisonner à une sauce quelconque?... Voyons, cosmopolite, quel pays voudriez-vous habiter sur cette terre de 9,000 lieues de circonférence? exigez-vous qu'on vous fabrique tout exprès un ciel toujours d'azur, des femmes toujours jolies et aimantes? qu'on vous donne, à vous, moraliste, un cœur toujours impressionnable aux tendres sentiments, toujours jeune aux douces émotions de l'âme?... Avez-vous trouvé l'*Eldorado* dans vos excursions lointaines? Pourquoi en êtes-vous parti? Notre vieille Europe vous fera mal; nous ne mangeons pas encore de la chair humaine, mais avec la civilisation cela viendra... Retournez à vos antipodes.»

J'étais abasourdi de ce flux de paroles à travers desquelles perçaient tant de vérités.

« Si la vie, continua mon jeune optimiste, est dans celui qui se la fait, plus que dans la vie de ceux qui nous entourent, tâchons de la rendre honorable selon l'usage et les lois, n'ayons jamais de querelle sérieuse avec notre conscience, et rions des travers du monde. Chercher à les corriger, c'est se créer des soucis... Vous voilà au fait de la manière d'envisager les hommes et les choses; maintenant observez seul, et la leçon ne sera pas perdue. Adieu; je vois d'ici certains mouvements qui me gênent, qui me contrarient; j'ai besoin de calme, laissez-moi. »

A peine l'eus-je quitté, que le grand marchand de quincaillerie décoré me coudoya en me faisant des excuses; et la conversation se trouva engagée.

— « Vous parliez tout à l'heure à un jeune homme qui peut vous donner d'utiles conseils, s'il parle autrement qu'il n'agit. — Vous m'étonnez. — Il sort de Sainte-Pélagie, où il était depuis trois ans. — Qui l'en a retiré? — Un de ses amis, celui-là même dont la conduite odieuse vous a si fort scandalisé il y a une heure, ce *chevalier d'industrie* qu'on a honteusement chassé: ce seraient des détails trop longs à vous conter; mais, observez-le, étudiez ses mouvements. En attendant qu'il devienne premier rôle, il est maintenant

compère; il fait des signes imperceptibles à un vis-à-vis contre lequel il parie, pour masquer son jeu; et comme son métier est de se battre pour lui et pour les autres, peu de gens osent aller lui dire son fait. — J'y vais moi.

Notre explication fut courte. Le jeune moraliste sourit en me regardant, et me dit, en quittant le salon: « Vous auriez mieux fait de vous taire; je sors parce qu'on m'attend autre part. Ne fuyez pas, vous, ces brillantes réunions, croyez-moi; on peut s'y amuser. Les plus beaux salons de Paris ont leurs *chevaliers d'industrie* qui y sont considérés ni plus ni moins que les hommes les plus recommandables. Plus de dix mille de ces *étourdis* vivent grandement à Paris, sans posséder d'autre fortune. Ils ont des cabriolets, des chevaux, des valets à livrée, et des maîtresses; où voulez-vous qu'ils puisent les ressources à l'aide desquelles ils tiennent un rang dans la société, si ce n'est dans les hôtels des banquiers et des ministres? Entre eux les résultats seraient nuls; au milieu du monde moral; ils *travaillent* avec plus de sécurité et de profit, j'en ai vu plus de cinquante à une grande fête ordonnée par M. Châteaubriand; et si vous venez demain chez Rothschild, je vous en montrerai une vingtaine des plus considérés; adieu. »

J'avais à peine entendu les derniers mots du jeune effronté; il sortit en me jetant un regard

de pitié, et en saluant d'un aimable sourire deux ou trois charmantes personnes qui lui rendirent son adieu de la manière la plus affectueuse.

Sans doute le vice social que je veux flétrir n'est pas répandu partout avec autant de profusion que dans les salons que je viens de vous faire parcourir; mais notre époque est la plus fertile en hommes qui vivent aux dépens de la crédulité et de la bonne foi. Qu'est-ce, en effet, qu'un *chevalier d'industrie*? C'est celui qui met à profit, et à son usage, l'industrie d'autrui. Les vices des gouvernements font seuls les vices des particuliers. Si vous montez haut, et que vous trouviez, dans des zones élevées, les travers que je signale, vous les rencontrerez, multipliés à l'infini, à mesure que vous descendrez. Au milieu des événements politiques dont nous avons été les jouets, il est difficile de savoir au juste par quel chemin est arrivé tel ou tel individu qui nous domine. S'il ne peut pas avouer tous les pas de sa carrière, les préventions le poursuivent et l'atteignent. En haine des hommes qui le persécutent ou l'humilient, il cherche à justifier les sentiments qu'il inspire, et il arrive aisément à son but. N'osant se faire voleur sur la grande route, parce que les lois sont actives contre certains crimes, il pare d'un vernis brillant la honte dont il se couvre, et vit paisible

parmi nous. Le *chevalier d'industrie* est donc un voleur plus la lâcheté, un voleur d'autant plus à craindre, qu'au lieu de vous crier *la bourse ou la vie!* il vous dévalise en souriant, et a l'air de vous protéger, alors même qu'il vous dépouille.

Et si je voulais m'élever à de plus hautes considérations; si je vous disais les larmes brûlantes que cette race prothée fait verser, les prisons où elle enfouit ses mille victimes, les catastrophes de sang qu'elle a suscitées! Si je montais encore d'un échelon, et que je montrasse les *chevaliers d'industrie* s'emparant des plus hauts emplois, accaparant les honneurs, les dignités, les titres, et gouvernant souvent à leur gré les princes et l'état!... Oh! il y aurait de l'amertume dans mes récits, de l'âcreté dans ma plume; car ici le mal a bien d'autres conséquences que des regrets de jeune homme, ou quelques larmes de père de famille, ou un forçat de plus aux bagnes de Toulon et de Rochefort...

Je vous fais grâce, à vous que je pourrais flétrir, à vous, condamnés à me lire.

Ainsi donc la lèpre des *chevaliers d'industrie* se fait sentir dans toutes les classes de la société, depuis le petit mendiant qui pleure dès qu'il voit arriver quelqu'un auprès de lui, et qui se moque ensuite de la pitié qu'il inspire, jusqu'aux

puissants du jour qui font servir leur crédit à l'avantage de la médiocrité et de la bassesse.

Le *chevalier d'industrie* a tous les costumes, il se montre sous toutes les formes. Tantôt sa parole est haute et brève, plus souvent humble et flatteuse. A quels signes le reconnaître? par quels moyens lui échapper?... Le voici.

Vivez chez vous, seul, sans ami, sans courtisan, sans femme, sans valet.... Soyez le plus malheureux des hommes.

JACQUES ARAGO.



PARIS MUNICIPE,
OU
CHRONIQUE DE L'HOTEL-DE-VILLE¹.



« Les peuples nourris à la liberté et à se commander à eux-mêmes, estiment toute autre forme de police monstrueuse et contre nature. »

MONTAIGNE, liv. I, ch. xxii, p. 231.

L'un des premiers besoins des hommes réunis en société est de participer à l'administration du lieu qu'ils habitent; administration qui exerce une influence directe sur leur vie privée, sur le bien-être de leurs familles. Assez faciles quel-

¹ Un second chapitre du même auteur paraîtra dans le volume suivant, sous le titre de *Paris municipe, ou l'Hôtel-de-Ville d'aujourd'hui*.